

Association pour
la Sauvegarde du Patrimoine Grauliérois

LEGENDES DES VILLES DISPARUES EN LIMOUSIN

TULLE EN LA FORET DE BLANCHEFORT

Cette légende, rapportée par Louis de Nussac, a été publiée dans le N°3 de la nouvelle série Lémouzi, Recueil artistique et littéraire (c'était à l'époque un journal) en **décembre 1894**.

Nous la rappelons ci-dessous dans son texte intégral, en conservant la typographie, l'orthographe et la ponctuation.

L'air qui s'attédie fait gonfler les bourgeons, et la branche éclate de toute part ; mais, avant que le bois entier reverdisse, Avril a le temps de faire signe à Mai. Les essences silvestres se comptent par douzaines, sur 150 hectares de superficie, exposés en majeure partie au Nord tardif. Le renouveau monte lentement la gamme des verts tendres, aux mille nuances, du frêne à l'aulne, du bouleau au chêne, variétés dominantes. La saison printanière bat son plein quand la jeune et luxuriante frondaison étale toute son enchanteresse magnificence sur la forêt, une des plus belles qui se soient maintenues en Limousin.

Variée par la toilette successive de ses arbres, cette forêt tire aussi son charme d'une diversité égale de composition et d'assiette. Partagée entre plusieurs propriétaires, l'exploitation et les coupes se différencient suivant les uns et les autres. Là commencent modestement un peuple de pousses, rangées en quinconces, droites et frêles comme des roseaux : on sent la main et le passage récent du bucheron ; puis le taillis s'élance, aux membres minces encore, mais plus fournis, élevés avec ombrages, gazons épais, couches de mousses humides et tièdes, mottes bourdonnantes de cris-cris et de bestioles, aux éclaircies ; parfois, au-dessus des pousses juvéniles ou des taillis adolescents, de vieux papas dressent, d'un seul jet, leurs tiges bienvenues pour veiller sur leur famille : ce des *baliveaux*.

Tout à coup, tout se mêle, tout s'enchevêtre ; les lianes poussent en désordre avec la ronce et l'*agrafel*, houx épineux ; la vigne-vierge s'allie avec le houblon dans de fols enlacements où se mêleront ses perles noires avec les blancs flocons ; on fait des rencontres les plus imprévisibles : des pruneliers, des merisiers, des cassis, des groseillers, des mûres sauvages ; sur le tronc séculaire d'un géant abattu, qui s'émiette en terreau, la lumière et l'eau du ciel font pousser, grandir, de nouveaux arbrisseaux en tout genre, de toute taille, un fouillis ; c'est une débauche de végétation.

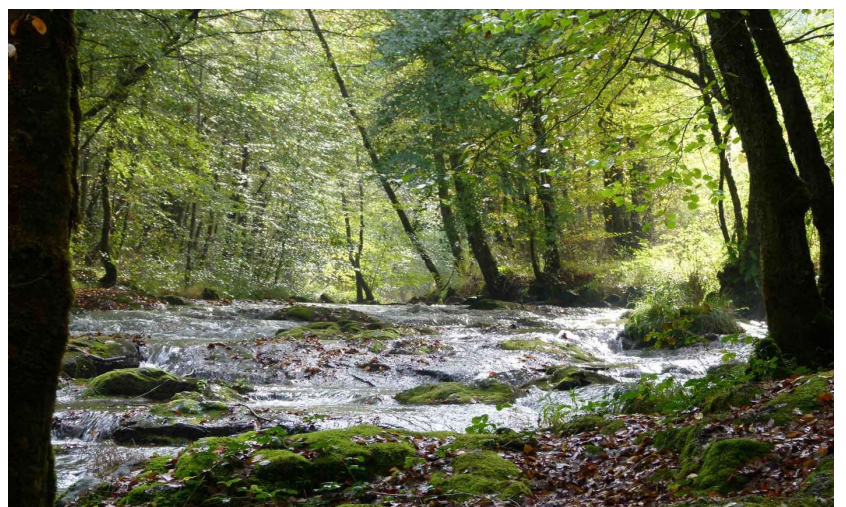
Brusquement cesse l'illusion de la forêt vierge. Maintenant les arbres, en colonnades droites, forment presque des rangées régulières. Cette haute futaie semble un temple. Plus de chants, de bruits et de bourdonnements, un silence religieux. A vos pieds un parvis uni, gris comme des dalles funéraires, ou recouvert d'un tapis de mousse lisse et plate, de lichens rampants pour que vos pas ne résonnent point. Parfois, de gigantesques sénéçons semblent des plantes votives pour orner des autels matériellement invisibles. Par instants, quelques bruissements plaintifs s'élèvent au-dessus de vos têtes, là haut vers la nef ; vous ressentez un souffle de fraîcheur qui pénètre jusqu'à vos pensées et vous croyez, à la brise qui passe sur le faite feuillu, que cette douce voie éolienne est le murmure d'une prière, de la Prière qui habite certainement ces lieux privilégiés. Mais quelle riante voûte ! les colonnes sombres au bas, s'élançant futées, sveltes et mystiques, aboutissent aux entrelacs savants de nervures branchues que l'œil ne peut suivre dans une clarté transcendante. Si le soleil puissant veut pénétrer, ses rayons se tamisent et se colorent diversement à travers la ramure et tombent, par ces vitraux naturels et capricieux, comme une pluie d'étoiles tremblantes.

Voici enfin la clairière lumineuse où aboutissent des chemins, depuis le *sendarel* discret et mutin, la *charral* tortueuse, jusqu'à l'allée magistrale : rien ne manque. Terrain montueux et accidenté : là, dévale le flanc raide de l'escarpement ; là, la pente douce de la colline ; là, le sol est retenu en corniche, uni et plat, ou bien se soulève en rochers mouvementés... On se douterait un peu, de ce sous-bois, que la forêt, dans son ensemble, portée par trois *puy*s, paraît trois énormes boules, trois *pelous* compagnons de la même touffe, quand on va à quelques kilomètres de là, sur les hauteurs du Bariolet où passe la grand'route d'Uzerche à Brive.

Le fond du bois plonge dans une étroite et profonde gorge, où, avec la paroi opposée, commence un cercle de vastes bruyères. Venant de l'Est, un assez fort, un clair ruisseau, le *Brèzou*, serpente le val de ses méandres qui se déroberont coquettement sous le couvert et sertissent la lisière forestière d'un mince filet d'argent. En de délicieux bosquets, il s'élargit, forme des gués, s'attarde à des îlots, arrose des coins gazonnés qu'agrémentent une flore très riche, opulente surtout en fraisiers, muguet et violettes, à côté de superbes osmondes royales.

C'est là qu'aux meilleurs heures de vacances, en compagnie de jeunes amis, nous avons recueilli les premiers récits légendaires qui s'identifient avec les moindres détails décrits depuis la haute futaie campée sévèrement sur la colline, jusqu'à ces rives fleuries.

Le Brèzou



Autrefois, en effet, à la place de la forêt, s'élevaient les palis d'une « grande ville » appelée Tulle, dont nous avons indiqué sur la carte l'étendue approximative, d'après les données de nos conteurs, gens des villages de la Combe, du Joujou, du Peyrou, endroits circonvoisins. Elle occupait donc plus de la moitié de 150 hectares, actuellement plantés d'arbres ; voir le tracé que nous avons relevé à l'aide de notre cher Ferdinand Lafarge, actuellement élève officier à S^t-Cyr.

L'antique Tulle se trouvait un soir en plein orage, sous la grêle, la pluie drue, le tonnerre, quand un voyageur vint demander l'hospitalité aux habitants, tous riches et livrés aux plaisirs. Nul ne fut cependant assez humain pour lui offrir un refuge. Il était ainsi arrivé à l'extrémité de la cité lorsque, d'une misérable cabane, une vieille femme répondit, seule, aux coups répétés qu'aux portes il frappait avec son bâton. La pauvre vieille s'excusa de ne lui présenter qu'un méchant abri, partagé encore avec une chèvre maigre qui la nourrissait. Mais à peine le visiteur avait-il franchi le seuil, que, dans la chaumière, le *ratelier* vide se garnissait de *miches* et les bouteilles de vin se dressaient sur la table. Vous savez le proverbe :

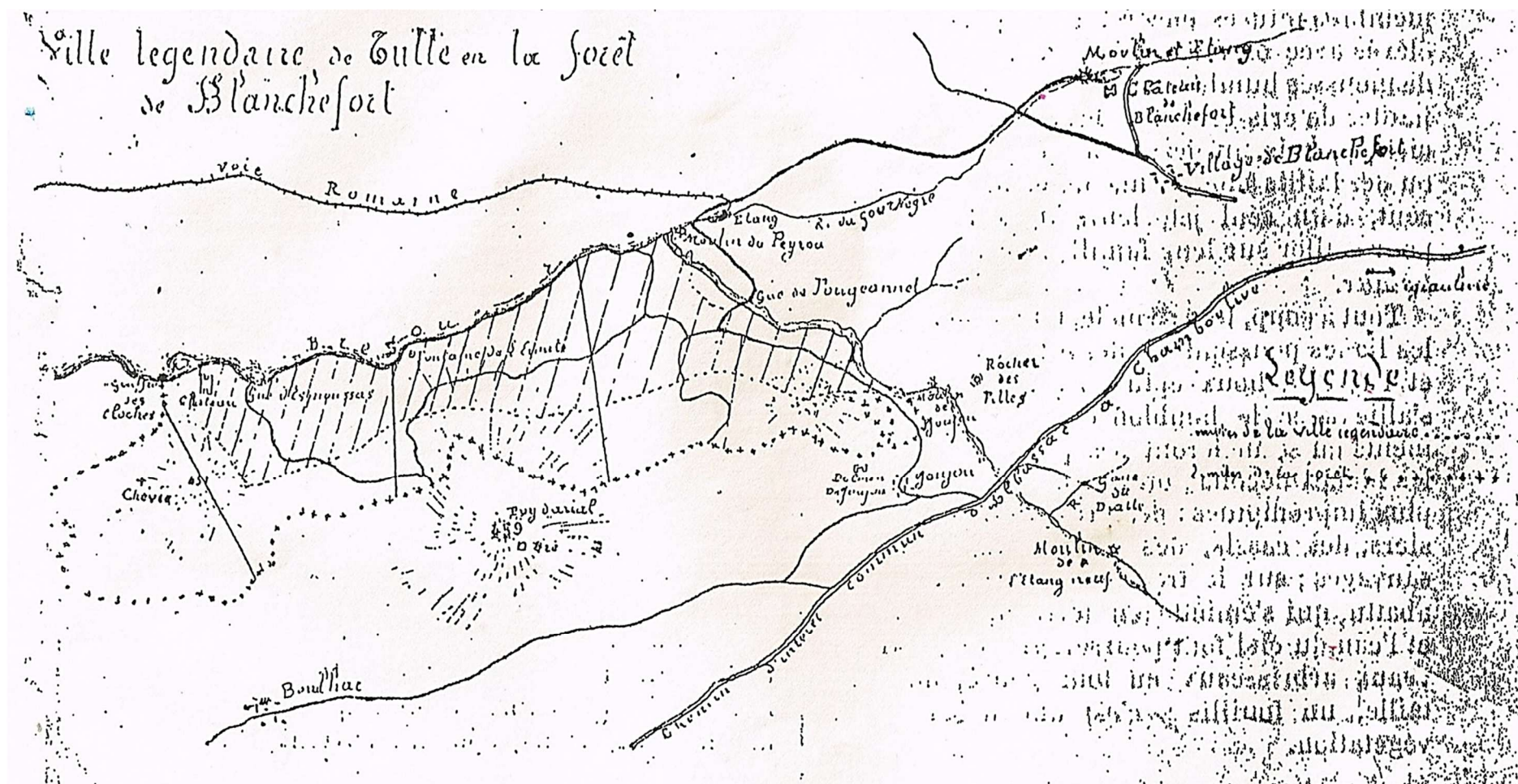
*Can ia del pa e del vi,
Lou rei pot venir.*

L'étranger ne laisse pas revenir la *brave* femme de son étonnement ; il lui ordonne de le suivre au plus vite, lui disant qu'il voulait la sauver de ses concitoyens maudits. Mais il fallait, recommanda-t-il, ne pas se retourner, quoi qu'il arrivât, tant qu'ils pourraient voir la ville. Ils sortirent, elle tirant par la corde sa chèvre fidèle ; ils allaient gagner l'autre versant de la colline quand un fracas épouvantable retentit derrière eux. L'animal effrayé tourna la tête et fut aussitôt changé en un bloc de pierre qui existe encore.

Du Puy de la Chèvre, ils descendirent au Brèzou et comme ils le traversaient, l'inconnu dit à la vieille qu'elle serait désormais au-dessus du besoin. Tout à coup, il se transfigure et, s'élevant dans un nuage d'or, il laisse la vision de *Nostre Senhour Diu*.

Tulle s'est écroulée sur elle-même, et de ses palais il ne reste plus que les ruines qui avaient enseveli sous leurs décombres tout les habitants, sauf un, la pauvre charitable.

Telle est cette légende, renouvelée de Sodome et Gomorrhe, que nous avons déjà retrouvée à Malmartel ; mais vous avouerez que la substitution de la femme de Loth en une chèvre est une des variantes les plus curieuses de cette autre version limousine.



Les cicérones locaux, pâtres du vallon, vous promènent sur les prétendus vestiges de la ville. Voici les restes de l'Eglise, vous disent-ils, non loin d'un monticule appelé le Château. Et à des endroits où se creusent maintes renardières, ils indiquent d'autres débris d'édifices, bien que n'ayant aucunes formes reconnaissables. Il est difficile de relever un plan urbain dans une forêt aussi épaisse. Nous avons marqué seulement l'emplacement du castel ; mais que l'on ne se trompe pas aux éclats granitiques que l'on peut facilement détacher de ces reliefs bizarres. Ils appartiennent à des rochers naturels d'une nature schistique et friable : la main de l'homme n'est, croyons-nous, pour rien dans leur disposition.

La ville disparue sous les racines d'arbres est le centre d'autres traditions qui gravitent autour d'elles et, lui créant une véritable atmosphère de merveilleux, accroissent par leur nombre son importance posthume.

Le premier satellite de cet ensemble mythique est naturellement la légende des cloches qui, échappant à la destruction de Tulle, roulèrent dans le Brèzou. Elles tombèrent à l'endroit où le ruisseau, las de s'éparpiller autour des îlots, ressert et précipite son cours dans un profond appelé le *Gourg-Nègre* ou le *Gouffre des Cloches*. Une fois un plongeur essaya, dit-on, de les ramener à la surface avec un crochet. Il y parvenait quand, à une plaisanterie ou un juron qu'il leur adressa, il les échappa et depuis elles n'ont plus bougé, signalant cependant leur présence en sonnant d'elles-mêmes les jours de grandes fêtes, quand celles des paroisses voisines se mettent en branle.

Cette histoire n'est point la seule de son genre dans le pays limousin. Les cloches jouent encore un rôle à propos de la forêt présente, mais sans faire double emploi.

Plus haut, en amont du *Gourg-Nègre*, sur la rive gauche, dans le bois, entre quelques éclats de rochers, jaillit une source dont les eaux coulent vers le Brèzou, à deux mètres de leur naissance. Tout autour vous trouverez des linges d'enfants, en particulier des bonnets, objets votifs de maladies guéries ; il y a même des *brechous* en croix, attachés avec du fil, des épingles, et de la menue monnaie sur les pierres voisines, si vous devancez les bergers qui la guettent. Cette eau, puisée avant le lever du soleil, est, paraît-il, fort renommée contre les fièvres et les affections de la tête. Ces vertus lui auraient été données par un anachorète dont elle porte le nom générique : *la Fontaine de l'Ermite*.

Le solitaire aurait établi son Ermitage sur le talus qui domine la source. Mais il réunissait, dit-on, les fidèles qui accouraient auprès de lui, au milieu de la grande futaie que nous avons décrite comme un temple approprié à de pieux rendez-vous. Le saint pasteur avait précisément suspendu à la cime des grands arbres mystiques, dans un campanile naturel, une cloche pour les appels de la prière. Dans ces faits, aujourd'hui réunis en un même souvenir par un phénomène ordinaire du folklore, il doit y avoir juxtaposition, confusion et unification de traditions diverses. L'on nous a même raconté que la scène de ces assemblées religieuses se passait sous la terreur de 93 !

C'est sur la colline centrale qu'est adossée la haute futaie en question. Cette hauteur, la plus élevée de la forêt, se nomme poétiquement le *Puy d'Arial*, et son sommet, comme le versant sud de la chaîne de ses compagnes, est en bruyères, en châtaigneraies espacées et en cultures. De là se découvre un superbe horizon. En face, au Midi, voici le château du Bigeardel ; mais surtout c'est à l'Est que le coup d'œil se plaît en embrassant dans son ensemble le tracé du Brèzou sortant des étangs de Pissevache, près Seilhac, et promenant ses longs replis tortueux à fleurs de plateaux jusqu'à ce qu'il pénètre dans la gorge immédiate, sous la forêt.

Presqu'à cette cîme du Puy d'Arial, qui vous permet d'admirer un tel panorama, se trouve un rocher singulièrement fendu de trente centimètres sur un mètre cinquante, et cette cavité s'appelle *lou Bres*, le Berceau, dont elle a une vague forme. Cette curiosité nous ramène sur les sentiers des légendes que nous aurons reprises à quelque distance plus bas, sur la lisière orientale du bois, auprès du *dolmen de Joujou*. Joujou est le nom du hameau le plus voisin, mais il est bien mérité par le prétendu monument mégalithique. Edicule d'un mètre d'élévation, sa table (1^m50) repose sur trois nez de rochers, congénères des blocs énormes de granit qui gisent tout près. Aucune place entr'eux pour la cella funéraire : la légende attribue du reste au monument la destination d'un autel à sacrifices : d'après elle, le peuple de la contrée se rendait là chaque vendredi et se rangeait, à une distance respectueuse, dans le petit champ qui est devant lui. Après avoir allumé des flambeaux de paille, le sacrificateur faisait sauter en l'air une pièce de cent sous : pile ou face, c'était un homme ou une femme qui était immolé !

Ses pratiques doivent être contemporaines, dans la nuit des âges, avec les faits énigmatiques qui ont donné lieu aux traditions de la ville disparue dont les murailles s'avançaient à proximité. Tous ces mythes sont parents des monuments religieux, mortuaires ou indéterminables, qui, dans un cercle de quelques kilomètres, ont laissé les mottes de Coulaud, même commune ; des Noaillettes, près S^t-Jal ; de l'Ornac, près Perpezac ; la Maison du Loup, dolmen de la commune d'Espartignac ; les pierres vénérées des Deux-Croix, etc. Nous sommes en plein pays de souvenirs datant des époques préhistoriques et fabuleux.

Sans sortir des abords même de la forêt, si nous continuons notre promenade tout autour, nous ferons encore maintes étranges rencontres de ce genre.

Près d'un chemin vicinal se jette dans le Brèzou un petit affluent de droite, sous la dénomination de *Gane du Diable*. Tous les soirs, à minuit, le roi des enfers viendrait là, dit-on, faire sa *bujada*, sa lessive, et les eaux troublées ont au matin toutes les couleurs. A quelques pas de l'embouchure, se remarquent les ruines du *Moulin du Tondu*, auquel s'est substitué non loin, en aval, celui de Joujou. Au-dessus de ces moulins sur la colline opposée, au milieu d'une bruyère, est un trou circulaire, 2^m de diamètre et peu profond – comme celui qu'aurait produit l'attachement d'un fort tronc de chêne : - sur les bords, à la belle saison, les bergères dansent leurs rondes champêtres ; c'est la Roche des Filles qui évoque les vers de Virgile et le Taygète foulé en cadence par les jeunes Lacédémoniennes :

... et virginibus bacchata Lacoenis Taygeta ! ...



La Gane du Diable

Par les prés que voici, nous arrivons à un vallon traversé d'une autre *gane*, *lou riou del Gourg-Nègre*, qu'il ne faut pas confondre avec le Gourd recélant les cloches de Tulle. Avant de se joindre au Brèzou, il alimente un étang pour faire tourner les meules du Peyrou. Une *grattade*, produite par le croisement de maints sentiers, nous engage à gravir la colline parallèle à la forêt, le vallon entre deux. Au-dessus du moulin, un large chemin, très uni, s'élève du reste à mi-côte, en corniche et tranche par sa structure avec la vicinalité ordinaire. On l'appelle la *Voie romaine* et il est marqué comme tel sur l'atlas départemental de Lépinay. Il reste fort distinct, en bon état, avec un léger tapis de gazon tant qu'il longe le vallon, puis il fait un coude pour monter sur la hauteur ; alors sa trace se perd, vous laissant à toutes les conjonctures qui puissent faire accorder l'assiette de cette route avec les traditions de la ville disparue en face.

Le Brèzou, dont il faut reprendre les rives pour nous rapprocher de notre sujet, était la limite septentrionale de la cité légendaire, comme il est de la forêt actuelle. On y pénétrait par les gués que nous avons signalés comme entrées sous bois. Les deux principaux portent des noms de villages relativement assez éloignés, quoique sis dans la même commune : Espioussas est une localité qui figure dès le XI^e siècle dans le cartulaire de l'abbaye de Vigeois, et Fougeannet a titré une famille qui, par alliance, s'est fondue dans la maison Guillemain de la Chassagne, au XVII^e siècle.

Plus difficile la l'onomatique de notre ville mystérieuse. Ecartons l'origine étymologique, le mot latin – *Tutela* – dont le sens jure avec le mauvais accueil fait au malheureux voyageur, d'après la tradition. Son appellation ne s'explique, selon nous, qu'en admettant un phénomène d'analogie, qui est assez rare. C'est ainsi, par une audacieuse comparaison métaphorique, que le nom de Tulle lui est venu. Il a fallu le chercher à plus de 20 kilomètres de là, où il spécifie l'agglomération la plus importante de la contrée avoisinante. L'imaginatif populaire n'en a pas moins rapproché la cité disparue dont, par l'effet son naturel merveilleux, il amplifie à plaisir l'étendue, la richesse, la grandeur, comparables seulement à la cité existante ! Et puis la situation topographique, conformité urbaine, sur le flanc de trois collines montueuses, n'était-elle pas suggestivement un peu la même, ici et là ? Grâce à semblable assimilation, souvenons-nous en, des blocs naturels de rochers sont devenus Montpellier-le-Vieux au sud des Cévennes. Nous avons de même le prototype légendaire du chef-lieu actuel de la Corrèze.

La forêt, elle, porte un nom, aussi joli que glorieux, des plus illustres du Limousin, et l'emprunte très heureusement au château de Blanchefort qui, à 1.500 mètres d'elle, dresse encore deux grosses tours flanquant un long bâtiment au sommet du vallon arrosé par le ruisseau le *Gourg-Nègre*.

La forêt de Blanchefort dépendait ainsi d'une forte châtelainie établie, au XII^e siècle, sur les terres de l'abbaye d'Uzerche, par les puissants vicomtes de Comborn au profit d'une branche cadette. Un rameau de cette famille, les seigneurs de Saint-Clément ont fourni, à l'ordre de Rhodes, un grand maître célèbre, Guy de Blanchefort. De cette lignée sortent les seconds ducs de Crequy et de Lesdiguières, princes de Poix. Possédé par la maison de Bonneval, le castel joua un rôle dans nos guerres limousines, jusqu'à la *Fronde*, la dernière.

De nos jours, les fortifications du Blanchefort historique, comme les murs du légendaire Tulle, ont disparu sous des massifs d'arbres. Leurs vestiges se distinguent encore malgré les tracés d'un parc. Mais toute son importance politique et religieuse a passé au bourg de Lagraulière, chef-lieu de la commune ; toutefois, les châtelains qui l'habitent lui ont donné un poète délicat, mort, hélas ! il y a quelques vingt ans : Joseph Meynard de Chabannes.

Le château de Blanchefort



Lemouzi reproduit ces vers extraits d'un recueil resté manuscrit, intitulé : *Feuilles volantes*.

A mon castel

*Au temps de nos guerres,
O mon Blanchefort !
Étais-tu naguères,
Pourtant meurtrières,
Un beau château fort ?
Grand comme un nid d'aigle,
Avais-tu, jadis,
Dans mon champ de seigle
Qu'une borne règle,
Herse et pont-levis ?
Où sont, ô mesure !
Les puissants anneaux
De la grille sûre,
La riche ceinture
D'élégants créneaux ?*

*Montre-nous la salle,
La vaste spirale
De tes escaliers ...
Qu'as-tu fais, vandale,
De tes chevaliers ?
Rien, rien ! un coup d'aile,
- Ainsi nous mourrons ! -
Dans l'ombre éternelle, porta pêle-mêle,
Varlets et Barons !*

Joseph Meynard de Chabannes

Louis de Nussac

13 août 1869 - 26 mai 1951.
Bibliothécaire au Muséum national d'histoire naturelle.
Historien de la Corrèze.
Membre fondateur de Lemouzi.

Bibliographie

FLEURS DES PRES, *La Légende de la Forêt de Blanchefort*. Extrait de l'*Excursionniste*, n°22-23, p. 128-132, août 1888. Brive, Verlhac.
LEMOVIX, *En excursion*, articles du *Conciliateur de la Corrèze*, n° des 1 et 4 octobre 1890.
J.-B. POULBRIERE, *Lagraulière*, monographie du *Dictionnaire historique et archéologique du Diocèse de Tulle*, publié par la Semaine religieuse, Tulle, Mazeyrie, 1893.
Emile Fage, *Joseph Meynard de Chabannes*, chapitre des *Causeries limousines*, Paris, Ollendorf, 1889.